

## ENTRETIEN

## Philippe Djian : "Inventer une histoire est sans importance. C'est la langue qui compte."

**Son obsession d'écrivain : trouver les mots justes qui font comprendre l'époque. Pour l'auteur de "37°2 le matin" et de "Doggy Bag", chaque phrase doit contenir le monde entier.**

Voici près de trente ans que Philippe Djian, 59 ans, écrit et publie, près de trente ans que son formidable talent à dire la vie contemporaine dans toutes ses dimensions, y compris les plus triviales, suscite l'admiration des uns, le rejet des autres. Peu lui importe : "On a fait de moi un "écrivain rock", et même le "dernier écrivain de la Beat generation". Mais moi, je ne revendique rien de tout cela. Je ne représente rien ni personne, je n'appartiens à aucune école. Je fais simplement mon travail d'écrivain", explique-t-il. Son travail ? Se soucier seulement de son écriture, trouver les mots et le rythme adéquats pour dire une vérité sur l'expérience humaine et le monde d'aujourd'hui. Depuis 1981 et la publication de *50 contre 1*, son premier roman, se sont succédé notamment *37°2 le matin*, *Maudit Manège*, *Lent dehors*, la trilogie *Assassins*, *Criminels*, *Sainte-Bob*, plus tard *Vers chez les Blancs*, *Ça c'est un baiser*, *Frictions*, et encore *Impuretés*<sup>1</sup>...

Il y a trois ans, c'est dans une "série romanesque" en six épisodes, qui emprunte directement ses codes et sa structure aux séries télévisées anglo-saxonnes, que Djian s'est lancé. *Doggy Bag*, ou l'histoire des frères quadragénaires Marc et David Sollens, concessionnaires en automobiles de luxe, flanqués de leur famille, leurs amis, leurs amantes, leurs enfants officiels ou cachés... Aujourd'hui paraît le sixième et dernier épisode de *Doggy Bag*. Où l'on retrouve toute l'acuité de l'écrivain à regarder vivre ses contemporains, à tracer le portrait très noir, souvent très cru, d'une humanité névrosée et égarée. Avec une ironie qui ne cède jamais au cynisme, à la complaisance ou à la facilité.

**Vous publiez aujourd'hui la "sixième saison" de *Doggy Bag*. Vous souvenez-vous du moment où vous est venue l'idée de cette série romanesque ?**

À la différence des écrivains américains avec l'attentat du 11 septembre 2001, je ne dispose pas d'un événement incroyable dont je pourrais m'emparer pour le mettre en avant et voir le monde à travers lui. Alors, avec *Doggy Bag*, à partir de l'histoire toute bête de gens très ordinaires, je peux aller vers des choses qui sont, en surface, négligeables, mais intéressantes en profondeur : les sentiments, les relations qu'entretiennent les gens entre eux, les hommes et les femmes, les parents et les enfants... Raymond Carver faisait cela bien avant moi : raconter l'histoire d'un type et de sa femme, ensemble dans une caravane ; rien ne se passe vraiment, et c'est bouleversant. Quant à la forme que j'ai choisie, il se trouve simplement que j'aime les séries comme *Six Feet under* ou *Les Soprano*, formidablement bien écrites, filmées et montées. Je me suis donc dit : si c'est cela que les gens regardent aujourd'hui, si c'est cela qu'il faut faire pour les toucher et leur parler directement, d'accord : allons-y.

"Quand j'avais 20 ans,  
je ne voyais pas bien le monde autour de moi,  
il était comme flou et incompréhensible.  
Et ce sont des écrivains  
qui m'ont montré à quoi il ressemblait."

**À propos de votre travail d'écrivain, vous évoquez, dans la préface à ce nouveau livre, un "chemin secret" sur lequel vous avancez depuis longtemps. Quel est-il, ce chemin ?**

Le chemin secret pour toucher l'autre, pour lui ouvrir les yeux, c'est la langue. La langue est pour moi un outil qu'on propose au lecteur, afin de l'aider à comprendre l'univers dans lequel il vit, donc à mieux vivre. Peut-être que je me trompe complètement, mais c'est ainsi que je vois la littérature. En tout cas,

<sup>1</sup> Les livres de Philippe Djian sont édités chez Julliard et chez Gallimard. À signaler la parution de *Mise en bouche*, une nouvelle de Djian adaptée en BD par Jean-Philippe Peyraud (éd. Futuropolis, 90 p., 19 EUR, en librairie le 5 juin 2008).

c'est comme ça que, moi, je l'ai reçue. Quand j'avais 20 ans, je ne voyais pas bien le monde autour de moi, il était comme flou et incompréhensible. En fait, je ne savais pas où me placer pour le regarder. Et ce sont des écrivains qui m'ont montré à quoi il ressemblait. Des gens comme Salinger, Kerouac, Carver ou Hemingway. N'importe quel écrivain un peu sérieux se doit de travailler à cela. Occuper cette fonction-là dans la société, à savoir être capable de décrire le monde dans lequel nous vivons, c'est vraiment une responsabilité importante. Parce que, quand vous ne disposez pas d'outils pour le comprendre, vous vous comportez mal envers les autres, vous êtes incapable d'affirmer et de confirmer votre attitude face à l'existence.

### **Ce point de vue sur le monde que vous évoquez, il est lié à l'écriture elle-même, et non à l'intrigue que déroule le roman ?**

Je pars du principe que toutes les histoires ont déjà été racontées. Adopter un certain point de vue, en littérature, cela signifie travailler sa langue - rien d'autre. Trouver une forme, une écriture. Comme le cinéaste cherche et trouve l'endroit où placer sa caméra. Inventer une histoire, cela m'amuse, bien entendu, mais dans n'importe lequel de mes romans je pourrais modifier à peu près n'importe quoi dans le récit sans que ça change quoi que ce soit. C'est sans importance. C'est la langue qui compte, et elle seule. La langue de l'écrivain doit être capable de capter cette sorte de vibration qui est dans l'air et qui est celle de l'époque, du temps présent. Je suis en train de lire le dernier roman de Martin Amis, *La Maison des rencontres*, et je ne comprends pas grand-chose à l'intrigue : l'URSS des années 50, le goulag... Mais les phrases sont tellement denses, tellement belles, que même si je ne sais pas bien ce qu'Amis veut dire, ce n'est pas grave. Ce qui importe, c'est cette langue incroyable, à la fois très châtiée et très vulgaire. Martin Amis a saisi cela : ce mélange de sophistication et de trivialité qui reflète à la perfection le monde d'aujourd'hui.

Si la langue ne reflète pas ça, elle ne me sert plus. Bien sûr, quand je lis Proust, comme cela m'arrive parfois, je peux être ébahi de tant de beauté. Mais au fond, la langue de Proust ne me sert à rien. Même Don DeLillo, que j'aime énormément, je trouve sa langue dépassée, car collant trop aux années 60. Aujourd'hui, un auteur comme Bret Easton Ellis, qui sait parler très directement aux gens de sa génération, comme le faisait Hemingway en son temps, m'intéresse davantage. En France, j'admire profondément Jean Echenoz, mais je ne suis pas sûr qu'il aide les jeunes gens qui ont 20 ans à trouver leur place dans la société. De la même façon que des écrivains que j'aime et j'estime comme Modiano ou Le Clézio me laissaient complètement froid lorsque j'avais 20 ans.

**"Une phrase seule, ce n'est rien,  
ça ne sert à rien.  
Il faut parvenir à tenir la note."**

### **Vous vous sentez, en tant qu'écrivain, investi d'une responsabilité dans la vie de la cité...**

Je ne suis pas dans une tour d'ivoire, j'écris des livres populaires, qui peuvent sembler même à certains très vulgaires. Mais je suis convaincu qu'il faut le faire, pour aller au-devant des lecteurs. Le challenge, c'est de le faire bien, de ne pas laisser le roman populaire aux seules mains d'auteurs médiocres comme c'est souvent le cas aujourd'hui, il suffit d'entrer dans une librairie pour le constater. Mais dans le milieu littéraire français, on considère depuis très longtemps que "populaire" égale "vulgaire". Je ne vois pas les choses ainsi. Disons que, si j'étais Maria Callas, j'aurais autant de plaisir à chanter des airs populaires napolitains que du Verdi, j'y mettrais autant de talent, de joie, de plaisir. Et si les airs napolitains avaient plus de chance d'entrer dans des maisons où la musique ne pénètre jamais, eh bien je renoncerais à Verdi et je choisirais les chants napolitains. Je n'ai pas de revendication particulière dans le milieu littéraire français, je n'ai aucune envie d'être le meilleur écrivain français, j'ai un autre travail à faire, qui me semble autrement essentiel.

### **Lequel ?**

Je ne comprends pas comment on peut être un individu vivant en société sans s'intéresser aux autres, sans apporter à la collectivité sa pierre à l'édifice. À un moment de ma vie, je me suis dit que, peut-être, maîtriser ma langue, le français, faire en sorte qu'elle ne meure pas et qu'elle continue à se

revitaliser, était une fonction que je pouvais occuper dans ce monde. Il n'était pas certain que je sache le faire, mais il fallait essayer. Aujourd'hui, j'écris depuis trente ans, mais je ne suis jamais vraiment satisfait. Écrire, c'est un énorme travail. J'y pense tout le temps, je ne l'oublie pas même le temps d'un week-end, je ne sais rien faire d'autre que m'asseoir devant ma machine et essayer de faire une phrase qui se tient, une phrase qui soit, d'une certaine façon, un miroir du monde dans lequel on vit. Une phrase qui contient le monde entier, comme celles de Carver. Et chaque phrase me pose problème, car chaque phrase doit être ainsi, parfaite. Une phrase seule, ce n'est rien, ça ne sert à rien. Il faut parvenir à tenir la note.

**Dans *Ardoise* (éd. Julliard, 2002), vous évoquez les écrivains qui vous ont marqué : Carver donc, mais aussi Melville, Faulkner, Hemingway, Brautigan... Pour vous, le vent continue-t-il de souffler d'Amérique, comme il y a quarante ans ?**

Quand j'avais 15 ou 16 ans, au milieu des années 60, tout se passait aux États-Unis. La musique, le cinéma, les vêtements qu'on avait envie de porter. À Paris, où je suis né, où je vivais dans l'appartement où déjà habitait mon grand-père, tout me paraissait petit, éteint, morne. Aucun film français ne me faisait envie. J'écoutais Dylan et Leonard Cohen, j'arpentais Paris pour dénicher des boutiques où trouver des jeans... La modernité était là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique. J'avais 19 ans en 1968, j'étais étudiant, mais Daniel Cohn-Bendit, ce n'était vraiment pas mon monde. Mes envies, c'était vivre, profiter, voyager... Et je ne me sentais pas original, beaucoup de jeunes gens de mon âge désiraient les mêmes choses. Je ne suis rien d'autre que le produit de ma génération. On ne lisait pas beaucoup à l'époque. Le déclic, pour moi, est venu de Salinger. J'étais à la fac, j'étudiais vaguement le journalisme, et là j'ai lu *L'Attrape-cœur* et je me suis dit : voilà quelqu'un qui me parle avec une voix différente, quelqu'un qui me parle de ma vie, des choses toutes simples que je connais, comme la peur de traverser une rue.

Henry Miller aussi m'apprenait des choses : il avait été postier, il savait ce qu'était travailler pour gagner sa vie. Avec lui, il y avait Kerouac, et d'autres encore. Tous, ils m'éduquaient. Et la littérature m'intéressait parce qu'elle était utile. Quand, à 18 ans, j'ai décidé de partir pour plusieurs mois aux États-Unis et en Colombie avec un ami, il n'était pas question de prendre simplement l'avion pour traverser l'Atlantique. Parce que je venais de lire Blaise Cendrars, il fallait forcément que je me fasse engager sur un cargo, que je sois tout près de la salle des machines afin d'entendre battre le cœur du bateau. C'était sans doute idiot, c'était romantique, mais, dans ma tête, le voyage ne pouvait se faire que comme ça.

**Plus les années passent, moins vous suscitez la controverse. Comment l'expliquez-vous ?**

Le paysage littéraire est juste très différent de ce qu'il était il y a vingt-sept ans, quand j'ai commencé à publier. Je me souviens, lors d'un des premiers entretiens que j'ai accordés à la presse, avoir déclaré au journaliste que je souhaitais écrire un roman qui ressemblerait à une chanson de Lou Reed. Il m'a regardé en se disant manifestement : ce type est idiot ! En fait, je ne disais pas ça pour être original ; cela voulait juste signifier que je cherchais une mélodie, une voix, une histoire, et avec ça bâtir un roman - de la même façon qu'avec ces ingrédients Lou Reed parvenait à créer une émotion incroyable. Aujourd'hui, qu'un écrivain tienne pareils propos n'étonne personne. Mais à l'époque, Lou Reed faisait figure d'idole détraquée, et s'y référer n'était pas anodin. En me renvoyant le manuscrit refusé de mon premier roman, que je leur avais adressé, les éditions Gallimard avaient pris la peine de me faire une réponse longue et plutôt élogieuse, qui se terminait par ces mots : "*Vous vous placez délibérément hors de la littérature.*" Je crois avoir toujours été ainsi, décalé. Et seul.

Propos recueillis par Nathalie Crom  
Télérama n° 3046

À lire

*Doggy Bag*, saison 6, de Philippe Djian, éd. Julliard, 250 p., 19 EUR.